

... LES SCIENCES POLITIQUES

AU MEXIQUE, L'APPRENTISSAGE DE LA SOCIOLOGIE PAR LA THÉORIE ET LA PRATIQUE

L'auteur de cet article, licenciée en philologie romane (Université libre de Bruxelles), poursuit depuis deux ans, avec une bourse, une maîtrise en sciences politiques (Institutions latino-américaines) à l'Université nationale autonome de Mexico (U.N.A.M.).

Elle propose ici une intéressante expérience d'une méthode d'enseignement à laquelle elle participe. Cette méthode, qui fait une très large place à l'enquête sur le terrain, pourrait être adaptée aux besoins de l'enseignement secondaire, notamment dans les options « histoire » et « sciences sociales ».

— La cruelle expérience du mouvement étudiant mexicain

Le mouvement étudiant international qui, en 1968, ébranla les universités, parut, après son fulminant éclair de quelques mois, s'être dilué dans l'indifférence générale. Resté au stade du « spontanéisme », il n'avait pu donner aucune réponse viable à la crise de la société. L'ordre des choses n'était pas renversé.

Au Mexique, le nombre et la force de la mobilisation étudiante avaient menacé la stabilité du régime en place durant tout l'été et le début de l'automne. Le 2 octobre 1968, le *meeting* organisé par le mouvement étudiant fut brutalement interrompu dans le sang. Sur la célèbre place de Tlatelolco, au milieu des grands édifices à appartements multiples, signes d'une société moderne en pleine expansion, les quatre cents morts étendus sous le soleil témoignaient de la rupture entre les forces politiques gouvernementales et la base la plus jeune et la plus active de la société. Parmi les victimes de Tlatelolco, il y avait, bien sûr des étudiants, mais aussi des jeunes travailleurs qui leur manifestaient leur appui, des spectateurs atteints à la fenêtre de leur appartement, des enfants aussi... Le mouvement étudiant était parvenu à se créer une base populaire réelle.

La brutalité de la répression lui donna le coup fatal. Elle sema la terreur parmi les survivants, décourageant les uns de toute activité politique et poussant les autres aux attitudes extrémistes et désespérées des groupes terroristes.

— Quel est le rôle de l'étudiant ?

Presque dix ans après ces événements sanglants, la réalité sociale du pays s'est transformée tant soit peu. Le régime actuel cherche à réaliser des réformes sociales et les déclarations officielles, — même si elles ne sont pas suivies, la plupart du temps, d'une pratique conséquente, — incitent les jeunes cadres à se mettre au service des classes populaires. A la Faculté des Sciences Politiques et Sociales, les étudiants sont parvenus à imposer des réformes de l'enseignement visant à donner une formation sociologique, économique et politique

conforme à la réalité des pays du Tiers-Monde et particulièrement de l'Amérique Latine, et non aux normes venant des Etats-Unis. Ils ont réussi à faire inscrire l'enseignement du marxisme dans les programmes des cours.

Presque dix ans après la tuerie de Tlatelolco, une nouvelle génération d'étudiants cherche à donner une réponse à l'angoissante question de l'intellectuel latino-américain :

« Dans quelle mesure, l'Université et les écoles supérieures peuvent-elles jeter les bases d'une réelle transformation sociale ? Quel est le rôle de l'étudiant dans la lutte des pays latino-américains contre le sous-développement et pour la conquête de leur indépendance politique et économique ? ».

L'expérience des *Talleres Integrales de Ciencia Social (TICS)*⁽¹⁾, réalisée dans le cadre de la Faculté de Sciences Politiques et Sociales de l'Université Nationale Autonome de Mexico, est une tentative de réponse à cette question. Si nous l'avons choisie parmi tant d'autres, c'est parce qu'elle représente une proposition de transformation des structures universitaires, une réalisation concrète, un refus du verbalisme si fréquent dans le milieu étudiant.

— La Science Sociale au service du peuple

Le groupe promoteur, — tous des étudiants, aidés d'un professeur, — cherchait un moyen de lier l'étude théorique à la pratique sur le terrain, de mettre en contact l'étudiant de sciences sociales avec la réalité de la société qu'il prétend étudier et plus tard transformer ou diriger, d'élaborer une Science Sociale réellement au service du peuple tout entier, et plus particulièrement des secteurs défavorisés de la population.

Désireux de créer un nouveau style de travail, ce fut le groupe tout entier qui se mit d'accord sur les moyens à employer, l'endroit, le thème des recherches à réaliser, — en fonction, évidemment, des nécessités du groupe social à étudier. Le rôle du professeur fut uniquement celui de « coordinateur » d'un groupe autogestionnaire. Il fut décidé de réaliser une recherche dans un quartier des faubourgs de Mexico, dans ces zones appelées « ceinturons de la misère », formées par les habitants des campagnes qui quittent leurs terres poussés par le manque de travail et attirés par l'aimant des grandes capitales industrielles croissant comme des villes - champignons.

Ici, les problèmes sont innombrables : manque d'eau courante, de services de toutes sortes, nécessité d'une école primaire du quartier, besoin urgent des habitants de légaliser des terres qui, la plupart du temps, furent occupées ou achetées à bas prix et illégalement et sur lesquelles ils ont déjà construit leur modeste maison. Inorganisés, peu instruits ou analphabètes, en butte aux multiples abus des exploités et intermédiaires de toutes sortes (depuis les vendeurs d'eau jusqu'aux faux receveurs d'impôts), les hommes aux prises avec les problèmes syndicaux ou le chômage (non indemnisé en Amérique Latine), les femmes affrontant quotidiennement les conséquences de l'inflation (hausse des prix, manque des denrées alimentaires essentielles), tous, après un premier

(1) *Taller integral de Ciencia Social*, littéralement : Atelier Intégral de Science Sociale.

moment de méfiance, — « Vont-ils nous demander de l'argent ? Viennent-ils faire de la propagande pour un parti politique ? », — accueillent avec chaleur l'aide de la jeunesse intellectuelle. Avec chaleur, mais aussi avec passivité. Ces jeunes sont les « sauveurs » qui vont résoudre tous leurs problèmes.

Aux étudiants donc de lutter contre l'esprit paternaliste qui risque de fausser leur travail, contre l'activisme pur qui les écarterait de leur rôle fondamental d'intellectuels. A eux d'expliquer le sens de leur présence en ce lieu, le but de leur recherche :

« Nous sommes étudiants en sciences sociales. Nous venons apprendre de vous et vous de nous. L'enseignement est payé par le peuple, à travers les impôts. Il doit donc profiter au peuple. Nous, étudiants, voulons vous remettre, — sous forme d'un travail de recherche dont vous puissiez utiliser les résultats —, une part de cette instruction qui nous est donnée. Vous seuls pouvez résoudre vos propres problèmes. Notre travail de recherche est seulement un instrument entre vos mains. Mais nous aussi allons apprendre de vous. L'apprentissage, — et plus particulièrement l'apprentissage des fondements et des rouages d'une société, — ne se fait pas seulement à travers l'étude théorique, dans les livres, mais aussi par le contact avec la réalité. Vous, habitants des zones défavorisées de la ville de Mexico, êtes une partie de cette réalité que nous, sociologues, devons connaître ».

— Une meilleure formation professionnelle, par la théorie et la pratique

Il peut paraître à première vue simpliste d'amener les jeunes à connaître leur propre réalité. Mais, pour l'étudiant, en général originaire de la petite bourgeoisie, les zones suburbaines, les lointaines campagnes, tous les secteurs marginaux ou défavorisés représentent un autre monde. Mettre l'étudiant, — et principalement l'étudiant ordinaire, celui qui n'est pas encore, ou très peu, conscient des réalités sociales et politiques, — en contact avec les classes populaires est donc une entreprise réellement révolutionnaire.

Quel que soit le domaine dans lequel le futur sociologue développera plus tard son activité (professeur, chercheur, militant ou dirigeant d'un parti politique, homme d'Etat, etc.), sa formation professionnelle, liant la théorie à la pratique, n'en sera que meilleure et son travail plus responsable.

En outre, la relation entre l'étudiant-chercheur et le groupe de personnes objet de la recherche est dialectique dans la mesure où tous deux profitent de cette expérience pour s'instruire. Les étudiants complètent leur étude théorique par une pratique sur le terrain. Quant aux autres participants, ils acquièrent, au cours du travail de recherche dont ils sont à la fois objet et sujet actif, une prise de conscience politique, certaines formes d'organisation, des moyens concrets de présenter leurs revendications et résoudre certains de leurs problèmes.

— Vers une transformation complète des structures de l'enseignement universitaire

Mais l'objectif principal des étudiants se situe à l'intérieur même de l'uni-

versité. Il faut généraliser l'expérience. La marginalisation du groupe, son isolement au sein de la communauté universitaire signifierait son échec.

Dans les faits, le premier groupe de travail réalisa dès le début une collaboration avec des étudiants d'autres facultés (vétérinaires, architectes, etc) engagés dans une étude théorico-pratique du même type. L'étape suivante consista, sur base des travaux de recherche réalisés, à amener les autorités académiques de la faculté à reconnaître le *taller* (TICS) comme groupe académique et à proposer la formation de nouveaux *talleres* suivant les mêmes principes.

Cette reconnaissance marqua un pas en avant dans la transformation de la structure académique. Elle témoignait de l'existence, à l'intérieur de l'université, d'un courant d'étudiants, reconnus par les autorités académiques, refusant les normes classiques d'enseignement, voulant confronter la théorie avec la pratique, refusant l'autoritarisme, décidant, contrôlant et réalisant ses propres recherches, et, par un contact direct, cherchant à mettre ses travaux au service des classes populaires.

Deux ans après le démarrage du premier *taller*, les étudiants cherchent à diffuser et élargir leur expérience. De nouveaux *talleres* sont créés, les uns réalisant leur travail de recherche en milieu paysan, les autres avec des organisations syndicales. Une nouvelle nécessité se présente à leurs yeux pour rendre leur travail plus effectif et moins « spontané » : celle de structurer les matières purement théoriques (économie, sociologie, histoire du mouvement ouvrier, etc.) autour et en fonction de l'expérience théorico-pratique, de la recherche sur le terrain.

Loin d'être terminée, l'expérience continue et veut aller plus loin. L'objectif final, la transformation complète des structures de l'enseignement universitaire mises au service des intérêts populaires, est impossible, il est vrai, sans une transformation globale de toute la société. Mais, dès maintenant, abandonnant les méthodes « spontanéistes » de 1968, et proposant des formes concrètes de travail et d'étude, les étudiants peuvent commencer à créer des instruments de prise de conscience des classes populaires et de préparation de cadres d'un niveau professionnel élevé, disposés à mettre en branle le mouvement de transformation générale de leur société.

Paule MAUROY,
Janvier 1976